

Ligue Patriotique des Françaises

A propos de Restrictions

Choses que beaucoup ignorent

Le 17 février 1918, à l'issuè d'une conférence faite au Syndicat des Employés du Commerce et de l'Industrie, sur « Le Relèvement économique des forces de la France », M. André LEBON, ancien Ministre du Commerce, président de la réunion a prononcé une allocution dont nous extrayons les passages suivants :

L'héroïsme civil consiste à toutes les heures du jour et de la nuit, à s'imposer des privations, des gênes, des restrictions, uniquement par le sentiment d'un devoir à longue échéance vis-à-vis de la collectivité, vis-à-vis du pays.

Je crois qu'il est particulièrement opportun de songer à cet héroïsme civil au moment où nous commençons à peine à souffrir dans nos habitudes de tous les jours. Je ne parle pas des souffrances morales, mais des souffrances matérielles, conséquence de la guerre qui se poursuit depuis 3 ans 1/2. C'est à peine si le gouvernement français commence à oser nous imposer des restrictions ; c'est seulement depuis deux mois que l'on a daigné proclamer la vérité officielle et cette vérité officielle, qui a été inscrite tout au long dans une des résolutions de la dernière conférence des alliés, le 3 décembre, consiste à proclamer qu'à l'heure actuelle nous considérons que dans l'univers entier : neutres ou pays en guerre, la production dans tous les ordres d'idées est inférieure aux besoins de la consommation ; et alors on a vu enfin le peuple de France commencer à restreindre ses satisfactions de gourmandises et même prélever un peu sur l'indispensable pour ménager ses ressources.

Vous ne direz pas que la chose s'est faite partout avec beaucoup de spontanéité, beaucoup de correction, beaucoup de bon

cœur ! Le Français fronde volontiers, surtout lorsqu'il est en présence des forces de la nature ; beaucoup refusent de croire qu'il y a des événements contre lesquels aucun homme ne peut rien.

Or, à l'heure actuelle, il y a des gens qui ont une vie matérielle infiniment plus désagréable que la nôtre et à laquelle nous, gens de l'arrière, ne pensons pas suffisamment : ce sont nos frères, ce sont nos compatriotes des régions envahies. Il en arrive trois trains par semaine de ceux dont la résistance physique a fini par fléchir au régime alimentaire auquel ils sont soumis depuis trois ans et quelques mois.

Ils ont par jour, depuis plus de trois ans et ils ne l'ont que grâce au Secours Américain, sans lequel ils n'auraient pour se nourrir que les betteraves et les choux-raves qu'ils pourraient aller voler dans les champs :

178	grammes de pain noir
50	— pommes de terre
36	— succédané de café
18	— riz
18	— saindoux
18	— lard
18	— bœuf salé
1	— sucre

et, pour les jours de fête, à répartir sur l'année, une boîte de lait concentré et 100 grammes de chocolat ; de viande, il n'en est pas question.

Eh bien, ces gens qui supportent ce régime depuis plus de trois ans et qui ont perdu toute leur santé, ils arrivent en France avec le même sentiment au cœur, avec la même résolution et tous ils nous disent, à nous qui commençons seulement à souffrir : « Tenez ! Tenez ! les boches ont plus faim que vous ; c'est par là que vous les battez ! »

Il n'y a pas que les citoyens des pays envahis qui supportent des privations : en Angleterre ils arrivent à ne faire que trois

ou quatre repas par semaine où il y ait de la viande ; du beurre on n'en a plus depuis deux ans.

Alléz ailleurs, en Amérique ! Ici encore, il faut des permissions pour consommer ce que l'on produit par ses propres moyens ; le régime auquel sont soumis actuellement les Américains est le suivant :

— Le lundi, toutes les usines sont fermées ; les magasins fermés, il n'y a pas de combustible pour le commerce, pas de débits de vin et d'alcool, pas de pain, pas de farine de blé ;

— Le mardi pas de viande, pas de théâtres, pas de cinémas ;

— Le mercredi pas de pain, pas de farine de blé ;

— Le samedi, pas de viande de porc ; et tous les jours de la semaine, il y a un repas sans viande et un repas sans pain.

Et tout cela pourquoi ? Non pas que les Américains n'aient pas à l'heure actuelle, ce qui leur est nécessaire, pour compléter ce menu insuffisant ; mais parce que les Américains, par sentiment de solidarité, prélèvent volontairement sur leur consommation, les quantités nécessaires pour compléter les insuffisances de la nôtre.

Si donc, quelqu'un de France, ose se plaindre à l'heure actuelle, il mérite un sentiment de mépris tel qu'aucune expression ne peut en égaler l'intensité.

Soyons héroïques et soyons-le sans phrase, sans étalage, comme le véritable héroïsme, celui qui s'exerce naturellement comme l'accomplissement d'un devoir essentiel et normal vis-à-vis des intérêts que l'on sert et que l'on veut sauvegarder. Et cet héroïsme que nous vivons aujourd'hui, que nous continuerons à vivre jusqu'à la fin de la guerre, préparons-nous à le garder pendant de longues années après la guerre.

André LEBON,

Ancien Ministre du Commerce.

LE PETIT ECHO

Est obligé lui aussi de se restreindre et de ne paraître de temps en temps que sur deux pages, la rédaction a fait de très grands sacrifices, elle compte sur le bon esprit des ligueuses pour accepter cette réduction que rend inévitable l'augmentation du papier et de la main d'œuvre.

ON SE PLAINT

C'était de cela il y a environ deux mois. Je revenais d'une longue course, lorsque sur la route, je fis la rencontre d'un vieillard et d'un jeune homme qui discutaient ensemble.

Le vieillard, un bon vieux grand père à barbe blanche, faisait au jeune homme ses confidences attristées. « Aujourd'hui, disait-il, ce n'est plus comme autrefois. Les enfants ne craignent plus rien et ne respectent plus rien. Ils se croient tout permis et tout le monde s'en plaint. Ah ! oui, où est-il ce bon vieux temps de ma jeunesse où les enfants savaient au moins qu'ils avaient des parents. Aujourd'hui, les parents ne savent plus leur métier. Tenez, ajouta-t-il en s'arrêtant, jusqu'à la petite mioche de chez moi qui s'occupe de me donner des ordres. Ça n'a pas huit ans et ça veut déjà commander. Si ce n'est pas malheureux ! »

Je n'ai pu m'empêcher d'être frappé et attristé par ces paroles d'un vieillard de mes amis, et je les ai retenues, et je les cite aujourd'hui parce que j'ai la certitude qu'en les lisant, l'unanimité des mes lecteurs se diront en eux-mêmes : « Comme tout cela est vrai ! »

Oui malheureusement, comme tout cela est vrai ! Depuis surtout que les papas sont partis à la guerre, on sent que le gouvernement des mères manque d'énergie, et s'est fait tout à fait débonnaire. Autant dire qu'en beaucoup de familles, il n'y a plus de gouvernement du tout ; ou mieux que c'est le gouvernement à l'envers : ce sont les enfants qui font leur seule volonté. Ils sont les maîtres chez eux et ils se croient les maîtres dans la rue. Aussi depuis trois ans, que de doléances n'avons nous pas entendues sur les méfaits des enfants. Les unes venaient de vieux maîtres qui avaient repris du service : d'autres venaient et nous viennent encore chaque jour, de parents désolés de leurs propres enfants, ou des gamineries des enfants des autres ; d'autres enfin nous venaient de vénérables vieillards qui faisaient avec mélancolie la comparaison entre la tenue respectueuse des enfants « de leur temps » et la désinvolture parfois cynique des enfants d'aujourd'hui.

Ce sont là des remarques qu'il nous serait facile d'appuyer par des faits nombreux et suggestifs et qui démontre sans contestation possible qu'il y a une *crise de l'éducation* comme il y a une *crise de la moralité*. Et ces deux crises s'enchaînent d'ailleurs l'une à l'autre et tiennent à la même cause fondamentale qui est l'ab-

sence de l'idée religieuse soit dans trop de familles, soit à la base de notre système d'éducation nationale. C'est dur, peut-être, à faire admettre par quelques esprits peu clairvoyants et remplis encore de mille préjugés démodés ; mais pour peu qu'ils aient de bons sens il faudra pourtant bien qu'ils se rendent à l'évidence à mesure que les événements continueront à se dérouler avec leur implacable logique dans le même courant funeste. Tous ces systèmes d'éducation que l'on préconisait ces années passées, peuvent bien faire du provisoire ; pour faire du solide ils sont obligés de s'appuyer sur la religion. Ils échouent chaque fois qu'ils l'oublient.

Des causes de cette crise de l'éducation il y en a d'autres plus prochaines et dont il faudrait peut-être rendre la famille responsable. Trop de parents en effet sont trop peu chefs. Ils sont les camarades de leurs enfants, ils manquent de fermeté, et font preuve en toutes circonstances d'une faiblesse coupable en s'inclinant devant toutes les capricieuses exigences de ces petits tyrans en herbe.

Il nous semble qu'il est temps de pousser un cri d'alarme et d'avertir ces parents négligents et coupables qu'ils se préparent pour eux-mêmes et qu'ils préparent pour notre pays les plus cruelles déceptions. C'est le devoir de la famille d'abord et en tout premier lieu. C'est le devoir de l'Église où l'enfant est initié à la vie morale par des méthodes qui ont fait leurs preuves depuis des siècles ; et c'est enfin le devoir de l'école. Ces trois organismes collaborent étroitement ensemble. Ils se soutiennent et se complètent mutuellement. Mais c'est aux parents de commencer, c'est à eux que revient la première responsabilité. On leur demande un peu plus de fermeté et d'énergie. C'est pour le bien de tous.

Rencontre dans un boyau

De l'*Intransigeant* :

« M. Clemenceau était parti pour le front. Il suivait un boyau d'accès étroit et glissant ; à un moment, il rencontre un poilu entre deux âges, portant de lourds paquets sur le dos ; il le heurte malgré lui et, prenant en considération l'effort de l'homme qui ploie sous le faix, il lui dit : « Pardon, mon ami. »

« Le soldat est essoufflé ; il est de méchante humeur ; il jette un mauvais regard à l'homme rencontré et bougonne : « D'abord, moi, je ne parle pas aux civils. »

« Le mot a piqué au vif Clemenceau. — « Un civil ? riposte-t-il ; d'abord, mon ami, je ne suis pas un civil, je suis le ministre de la Guerre. »

« L'homme s'est arrêté ; il a posé ses paquets dans la boue. Les mains sur les hanches, dressé bien solide sur ses deux pieds, il regarde dans les yeux son interlocuteur ; puis, satisfait de l'examen, il dit simplement à Clemenceau ces mots, auxquels nous ne changeons pas un iota :

— « C'est vous qui l'avez fait arrêter. je vous serre la main. »

Chronique du Jura

La pétition pour la reprise des relations de la France et du Saint-Siège a recueilli de nombreuses signatures à Voiteur, à Montmirey, à Gendrey et à Foucherans 180, dans l'arrondissement de Dôle, plus de 1200 ; il est plus que jamais utile de la faire circuler rapidement et de la faire signer par tous ceux qui comprennent les vrais intérêts de la France.

RECETTES & CONSEILS

Boisson économique

Ne jetez plus les peaux d'oranges. Gardez toutes les peaux de citrons. Voici une boisson délicieuse que ces zestes vous permettront de réaliser.

Séparez bien soigneusement les zestes de la pulpe blanche. Faites-les sécher. Lorsqu'ils sont très secs, mettez-les dans des sacs que vous rangerez à l'abri de toute humidité. Leur conservation, pourra, dans ces conditions, dépasser une année.

Faites bouillir de l'eau ; lorsqu'elle sera bouillante, retirez du feu et mettez, pour chaque litre d'eau, une grande pincée de zestes, moitié orange, moitié citron ; laissez infuser jusqu'à refroidissement du liquide ; retirez les zestes et mettez en bouteilles ; bouchez et tenez la boisson au frais. Elle ne devra pas être conservée plus de quatre ou cinq jours.

Cette boisson est très agréable ; elle désaltère parfaitement ; si vous avez du sucre cristallisé, ajoutez trois cuillerées à bouche de sucre par litre.

Enfin si vous voulez transformer cette boisson en délicieuse orangeade, ajoutez encore un ou deux petits verres à liqueur de rhum, kirsch ou eau-de-vie par litre. Le résultat sera parfait.

Un potage tout à fait maigre

Ce potage dit aussi potage Rosette se prépare sans graisse ni beurre. Prenez deux carottes moyennes, deux pommes de terre et deux navets. Épluchez le tout, coupez en petits morceaux et faites cuire dans un litre d'eau salée. Retirez les légumes, écrasez-les finement et passez au tamis. Remettez la purée ainsi obtenue dans son eau de cuisson, ajoutez un litre de lait, et dans ce mélange faites cuire deux cuillerées de tapioca ou de semoule. Tout ceci pour six personnes.

Les harengs saurs dessalés

Ouvrir des harengs saurs en deux parties, les couvrir d'eau bouillante et les y faire tremper une heure. Les retirer, ôter la peau, enlever les filets, sortir les arêtes. Dans un petit saladier, mettre ces filets et les arroser d'huile, couvrir et les laisser plusieurs jours. Suivant le goût, on peut y ajouter persil haché, oignon haché, et, si l'on n'était pas en temps de disette, en les servant, on entourerait les filets de petits tas d'œufs durs hachés, mais actuellement il n'en saurait être question.

Le Gérant : A. MEUNIER

Dijon, Imp. Darantière